

3/2 63

par A. R

à M. Pottier, de l'Institut
hommage des respectueux.

de M. Pottier

INSCRIPTIONS GRECQUES
DE BEYROUTH

PAR

LE LIEUTENANT DU MESNIL DU BUISSON

ET

LE PÈRE RENÉ MOUTERDE, S. J.

Extrait des MÉLANGES DE LA FACULTÉ ORIENTALE

UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH, (BEYROUTH)

T. VII, pp. 382-394.

IMPRIMERIE CATHOLIQUE

BEYROUTH (SYRIE)

1921

Bibliothèque Maison de l'Orient



135750

INSCRIPTIONS GRECQUES
DE BEYROUTH

PAR

LE LIEUTENANT DU MESNIL DU BUISSON

ET

LE PÈRE RENÉ MOUTERDE, S. J.

Extrait des MÉLANGES DE LA FACULTÉ ORIENTALE

UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH (BEYROUTH)

T. VII, pp. 382-394.

IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH (SYRIE)

1921

INSCRIPTIONS GRECQUES DE BEYROUTH

PAR

LE L^t R. DU MESNIL DU BUISSON ET LE P. R. MOUTERDE.



I. Dédicace à la Tyché de Pétra.

A Beyrouth, sur le quai longeant la mer, entre l'hôtel Bassoul et le Cercle Militaire, inscription faisant saillie dans un mur perpendiculaire à l'avenue des Français. Copie du Lieutenant Robert du Mesnil du Buisson, revue sur l'original. — Bloc de calcaire du pays, presque carré, un peu plus large au sommet (0^m,33) qu'à la base. Belles lettres, un peu grêles, plus hautes que larges, plus grandes à la 1^{re} ligne.

■ YXH
ΑΔΡΙΑΝΗC
ΠΕ ■ ■ AC
■ ΗΤΡΟΠΟ ■

[T]ύχη | 'Αδριανής | Πέ[τρ]ας | [μ.]ητροπό[λ(εις)]

Cette dédicace à la personnification déifiée de Pétra, métropole d'Arabie, peut être datée avec quelque approximation. Les monnaies attribuent à Pétra le titre de métropole, que lui reconnaissait déjà Strabon (1), dès le temps d'Hadrien (2), et l'on s'accorde à dater de 130, après le voyage d'Hadrien en Arabie, son titre d'*Adriané* (3). D'autre part, s'il faut se fier à la monnaie publiée par de Saulcy (4), Pétra devint colonie

(1) Μητρόπολις δὲ τῶν Ναβαταίων ἐστὶν ἡ Πέτρα καλουμένη (XVI, 4, 21).

(2) De Saulcy, *Numismat. de la Terre Sainte*, p. 351; Head, *Hist. Numorum*, p. 812.

(3) Von Rohden, *Pauly-Wissowa*, s. v. *Aelius*, col. 510-511; W. Weber, *Untersuchungen z. Gesch. d. K. Hadrianus*, p. 244.

(4) *Numismatique de la T. S.*, p. 353. Cf. *CIL*, III, 14149^b, milliaire: [*Colonia*

sous Elagabale (218-223). Ce titre nouveau ne figurant pas sur notre inscription, celle-ci est antérieure à 223.

Que la métropole des Arabes apparaisse sous forme de Tyché, ce n'est point pour surprendre : les inscriptions, les monnaies, les bronzes (tels ceux de la collection de Clercq), les terres cuites, comme les images de la double Fortune des Sémites étudiées par M. F. Cumont (1), les temples même attestent la diffusion de ce culte en Syrie et en Arabie. Les monnaies des villes arabes Adraa, Bostra, Medaba, Charach-Moba portent le type ou la légende de la Tyché poliade (2); à Pétra, au revers des premières monnaies d'Adrien, figure, avec l'exergue ΑΔΡΙΑΝΗ ΠΕΤΡΑ ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ, une « femme voilée et tourelée assise sur un rocher et regardant à gauche; elle a la main droite étendue et pleine d'épis; elle porte un trophée sur l'épaule gauche » (3). Ainsi se présentait sans doute le bon génie, le *Gad* de sa rocheuse patrie au dédicant de Beyrouth. Il est possible qu'une statue, reproduisant ce type, ait couronné le bloc de calcaire, évasé par le haut comme une console, qui porte l'inscription. — Le rapport étroit de ce texte avec les premières monnaies de Pétra nous invite à l'attribuer au règne d'Hadrien.

Les relations commerciales entre Pétra et Béryte, qu'atteste notre monument, sont naturelles. Dès le milieu du 1^{er} siècle av. J. C. Pétra possédait une assez forte communauté de *Ῥωμαῖοι* (4); ils avaient sans doute amorcé eux-mêmes les échanges avec Béryte, la plus ancienne colonie romaine de la Syrie. Au temps d'Hadrien ces liens durent être resserrés. Depuis plus d'un siècle les denrées de l'Inde et de l'Arabie heureuse se détournaient de plus en plus de la voie de terre par Leuké Kômé et Pétra, pour atteindre directement le rivage égyptien de la Mer Rouge à Myos Hormos ou à Bérénice, à la hauteur de Kôptos; elles franchissaient

Petra A]ntoniniana, d'après Domaszewski. — Ni Head, *l. l.*, ni Kornemann, Pauly-Wissowa, s. v. *coloniae*, col. 553-4, ne mentionnent ce titre de Pétra.

(1) *Rev. de l'hist. d. relig.*, LXIX, 1914, I, pp. 1-11 = *Etudes syriennes*, pp. 263-276.

(2) Head, *op. l.*, pp. 811-812.

(3) De Saulcy, *op. l.*, p. 351 sq., n° 1, cf. n° 2.

(4) Strabon, XVI, 4, 21; Hatzfeld, *Les trafiquants italiens dans l'orient hellénique*, pp. 142, 175-176.

« l'isthme terrestre » qui sépare la Mer Rouge de ce port du Nil, et s'y rembarquaient pour Alexandrie (1). Il fallait aux Arabes trouver des débouchés nouveaux, et la réduction de leur pays en province romaine, ainsi que la voie aménagée par Trajan, dès l'an 111 (2), *a finibus Syriae usque ad mare Rubrum* (3), les invitaient à regarder vers la Syrie. Les caravanes nabatéennes pouvaient facilement atteindre Béryte par Damas (4) et la voie Damas-Béryte, sur laquelle les armateurs romains semblent avoir eu des postes (5). Cette association des Arabes avec les citoyens romains de la colonie bénéficia sans doute des encouragements du pouvoir : un siècle et demi plus tard Dioclétien et Maximien accorderont des sursis d'appel aux *scolastici Arabii* qui fréquentaient les cours de la célèbre Ecole de droit de Béryte (6).

Il est permis d'aller plus loin et de se demander pourquoi l'arabe qui dédia ce monument l'éleva à la Tyché de sa patrie. Rares sont en effet les honneurs rendus à la personnification d'une ville en dehors de son territoire : parmi les θεοὶ πατρίοι, à qui le négociant ou le soldat retenu loin du pays sacrifiait volontiers, elle était tard venue, son culte ayant été propagé surtout par les empereurs (7). Cependant on honorait parfois les villes alliées, et le sanctuaire de Zeus Panamaros a conservé ce texte curieux : Τύχη ἀγαθῆ, Τύχη Ρώμης, Διὶ Κα[πε]τολίῳ, Τύχη Στρατον[ικίας], Τύχη

(1) Strabon, XVI, 4, 24 (Didot). Voir les indications géographiques de Ad. Reinach, *Bulletin de la Soc. fr. des fouilles arch.*, III, 1911, p. 49 s. et de J. Couyat, *Ports gréco-romains de la mer Rouge et grandes routes du désert arabe* (*Comptes rendus Ac. Inscr.*, 1910, p. 525). — Cf. Mommsen, *Hist. rom.*, tr. Cagnat-Toutain, t. XI, pp. 229, 245 ; Huvelin, dans Dar. Saglio, s. v. *Mercatura*, pp. 1755, 1766 ; Cagnat-Besnier, *ibid.*, p. 1781 ; Rostowzew, *Archiv f. Papyrusforsch.*, IV, 1908, pp. 306 sqq.

(2) Dussaud et Macler, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie*, pp. 72 sqq.

(3) Lagrange, *Rev. Bibl.*, 1897, p. 295 = *CIL*, III, 14149²¹.

(4) C'était par Damas que passait la route de Palmyre, suivie par les caravanes de Pétra (Plin., *Hist. nat.*, VI, 144 ; cf. Cagnat-Besnier, Dar. Saglio, s. v. *Mercatura*, p. 1780).

(5) V. g. à Jdita, dans la Bqā', au pied du Liban (Jalabert et Mouterde, *M. F. O.*, IV, 1910, p. 223 sq., n° 4).

(6) *Cod. Iust.*, X, 50 (*Corpus i. civ.*, Krueger, p. 421).

(7) Dittenb., *Or. graeci.*, 397, 585.

'Αντιοχείας... ἱερῆς (1). Il est un cas où la dédicace à la Tyché de la ville natale était tout indiquée : c'était dans une enceinte réservée à ceux qui en étaient originaires. Le forum romain nous a livré, parmi les inscriptions des *stationes municipiorum* (2), deux textes qui sont l'exact répondant du nôtre. Le premier a été cité par M. Cantarelli : *Genio Noricorum L. Julius Bassus stationarius eorum d. d.* (3). Le second nous reporte en Gaule : *Numini deae Viennae ex d. d. M. Nigidius Paternus II viral. pon(endum) cur(avit)* (4). M. Hülsen opine que ce texte provient d'une *statio* occupée par la ville de Vienne (5). En cet emplacement destiné aux *negotiatores*, une dédicace à la divinité personnifiant ville ou province suppose une enceinte réservée à celle-ci. Aux inscriptions se joignaient les statues, celle par exemple de la Θεὰ Κόρη protectrice de Sardes (6), et celle d'une divinité inconnue offerte à la *statio* par un habitant de Tibériade (7).

Aucun texte ne nous révèle pareille organisation dans la Beyrouth romaine. Mais il est tout naturel qu'en un grand port de commerce les entrepôts se groupent par nationalité. Là où pénétrèrent les Nabatéens, hardis trafiquants, plus commerçants que guerriers, au dire de Strabon, ils s'unissaient en guildes ou en fondouques. Sans parler des μαχαροφόροι

(1) *Bull. corr. hellén.*, XII, 1888, p. 272, n° 58 (G. Deschamps, G. Cousin). Cf. Sterrett, *Epi-graph. Journal*, p. 124, n° 97: Τύχην εὐμενῆ τῆ Κολωνείᾳ Τυβεραιοπολιτεῦδων Πατριῶδων Ὀρονδέων βουλή δῆμος.

(2) Cantarelli, *Bullettino... comunale di Roma*, 1900, p. 127 sq. — Cf. R. Cagnat, *Journal des Savants*, 1908, p. 621 sq. (Compte rendu de Dubois, *Pouzzoles antique*). Je n'ai pu consulter G. Calza, *Il piazzale delle corporazioni e la funzione commerciale di Ostia*, *Bullettino... comunale di Roma*, 1915, pp. 178-206.

(3) *CIL*, VI, 250, Rome, ap. Cantarelli, *op. l.*, p. 125, n° 3.

(4) Chr. Hülsen, *Klio*, II, 1902, p. 238, n° 11, d'après Gatti, *Notizie degli scavi*, 1899, p. 289; *Bull. com.*, 1899, p. 237.

(5) Déjà déifiée au *CIL*, XII, 5864.

(6) Kaibel, *Inscr. gr. Sicil. et Ital.*, 1008, cf. 1009, ap. Cantarelli, *l. l.*, p. 125, n° 7.

(7) Gatti, *Bull. com.*, 1899, p. 241; ap. Cantarelli, p. 126, n° 9. Sur la *statio* de Tibériade cf. Kubitschek, *Jahreshefte*, VI, 1903, Beibl., p. 80. Voir, en général, sur les marchands syriens et arabes émigrés Vasile Parvan, *Die Nationalität der Kaufleute im roem. Kaiserreiche*, Breslau, 1909.

de la Memphis hellénistique (1), ni des Arabes douaniers qui valurent son nom à l'*Arabarchès*, ni même des Arales établis à Philadelphie de l'Armenoïte et présidés par des δεκαδάρχαι (2), on peut songer à Koptos, qui apparut à Strabon, en 25-20 avant notre ère, « une ville commune aux Egyptiens et aux Arabes » (3); il faut surtout rappeler Pouzzoles (4). Là, dès le dernier siècle de la République, les Nabatéens avaient leur *mahranta* (5), poste à la fois commercial et religieux, où ils pouvaient aussi bien emmagasiner leurs denrées que consacrer à Dusarès deux chameaux votifs pendus à une plaque de métal (6). Quelque vingt ans avant la date de notre dédicace, les armateurs de Béryte s'intitulaient *cultores Iovis Heliopolitani Berytenses qui Puteolis consistunt* et possédaient sans doute leur *statio* à Pouzzoles (7). Il est assez probable que, voisins de comptoir des *Berytenses* au port d'arrivée, les Arabes avaient aussi leur installation propre au port de départ; c'est dans son enceinte (*mahranta*) que figurait vraisemblablement notre dédicace à la Tyché de Pétra.

II. Epitaphe de Saida.

Sur un cippe sidonien, du type classique, dans le jardin de 'Ali Bey Joumblât, à Beyrouth. Copie du Lieut. R. du Mesnil :

PEMOYEA | χρηστὴ καὶ | ἄλοπε χαίρει.

Il faut lire [B]ρέμου[σ]α, nom d'une Amazone dans Quintus

(1) Dittenb., *Oriens græci...*, 737.

(2) Consulter J. Lesquier, *L'Arabarchès d'Egypte*, R. arch., 1917, II, p. 95 sqq., spécialement p. 102, n. 3. Cf. Clermont-Ganneau, *Les Nabatéens en Egypte*, Revue de l'hist. des religions, LXXX, 1919, pp. 1 sqq., 23.

(3) Strabon, XVII, 1, 44; cf. Ad. Reinach, *Bull. de la Soc. fr. des fouilles archéol.*, III, 1911, p. 59.

(4) Charles Dubois, *Pouzzoles antique*, pp. 98-101; 159-162.

(5) *CIS*, II, t. I, fasc. 2, n° 158.

(6) *CIS*, I, t. I, n° 175 (11 ap. J. C.). On trouvera dans Dubois, *op. l.*, p. 100-101, diverses inscriptions qui montrent plusieurs Nabatéens installés à Pouzzoles à une date postérieure et à Ostie jusqu'au milieu du III^e siècle.

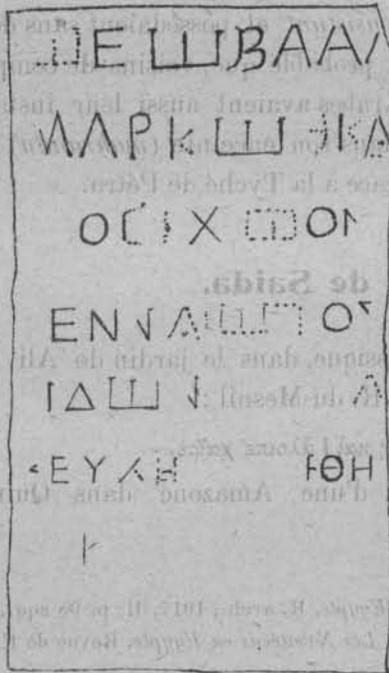
(7) *CIL*, X, 1634 (116 ap. J. C.). Cf. Dubois, *op. l.*, p. 98.

de Smyrne, I, 43, 247; cf. Βρέμων, crétois mis à mort par Enée (*ibid.*, XI, 41) (Pape-Benseler, s. v.). On avait beaucoup de lettres à Sidon (1).

III. Dédicace à Baalmarqod et à Poséidon.

A Deir el-Qal'a, bloc de pierre servant de billot pour couper le bois.

Estampage pris par MM. du Mesnil et Brossé, inspecteurs au Service Archéologique du Haut-Commissariat. Champ couvert par l'inscription : 0^m,30 (hauteur) × 0^m,27; lettres hautes de 0^m,03 (1^{re} et 2^e lignes), de 0^m,025 et 0^m,02. Révision de la transcription a été faite à loisir sur l'original : à la 4^e ligne l'Ϟ est certain; à la 5^e, lire ΕΙΔϞ·Ο·...·Λ; à la 6^e, point séparatif au début et devant α, tous les caractères lisibles.



[Θ]εῶν Βαα[λ]

μα[ρ]κωδ[θ] κα[ι]

ἐν]ο[σ]τ[ι]χ[θ]ον[ι]

γ[ε]ν[ν]α[ι]ω [Π]ο[σ]

ειδω[ν]ι Ο... Λ?

εὐχὴν ἀνέθη

[κα?] ?

L'intérêt de cette inscription est d'abord la graphie même du nom

(1) Sur l'onomastique des cippes de Saïda, cf. Jalabert, dans les *M. F. O.*, I, pp. 171-174; II, pp. 304-307; G. Mendel, *Catologue des Sculptures du Musée de Constantinople*, I, 1912, pp. 150-157; G. Contenau, dans *Syria*, I, 1920, pp. 288-289.

divin Βααλμαρκῶθ; il conserve trace du 'ain, comme Βεελβωσῶρος (1), Βεελεφάρως (2), Βεελφε[ῶρ ?] (3), alors que d'ordinaire ce son disparaît dans la transcription grecque; on connaissait déjà la forme Βαλμαρκῶθ (4) et l'alternance du θ avec le δ final n'est point surprenante. En revanche le nom se décline à la grecque dans tous les textes qui nous sont parvenus complets; mais l'autre nom du même dieu, Μηγγίν, est indéclinable (5); de même ici Βααλμαρκῶθ.

Du nom du dédicant il ne reste que la 1^{re} et la 5^e lettre : Ο...Λ. On peut supposer un nom de femme, v. g. *Oppa* ou *Oppia*, qui est attesté à Beyrouth (6); ou bien la désignation d'un groupe d'ouvriers, par l'article pluriel οἱ suivi du nom du chef d'équipe au génitif : οἱ Ζωίλ(ου), οἱ Σόλ(ωνος)... (7).

Au dieu de Deir el-Qal'a est associé Poséidon, et ses titres ἐνοσίχθων, γενναῖος, sont énoncés avant le nom divin. C'est l'ordre inverse qui est normal, et après θεῶ Βααλμαρκῶθ la symétrie demanderait καὶ θεῶ ἐνοσίχθωνι, etc... Nombreuses cependant sont les exceptions à cette règle (8), et à Deir el-Qal'a même l'épithète *gennæus* (γενναῖος) précède le nom divin :

(1) Dittenberger, *Orientalis graeci...*, 620 : Δὲ ἱεῖωι Βεελβωσῶρωι.

(2) S. Ronzevalle, *Rev. arch.*, 1905, I, p. 44 sqq.

(3) Jaussen et Savignac, *Rev. bibl.*, 1900, pp. 587-592.

(4) Waddington, *Inscr. de Syrie*, 1855 = Kaibel, *Epigr. gr.*, 835 = *Inscr. gr. a. r. rom.*, III, 1078. Cf. Clermont-Ganneau, *Rec. arch. or.*, I, p. 103. — A la révision sur l'original, la lecture d'un Δ au lieu du Θ a paru possible.

(5) *Athen. Mittheil.*, X, 1885, p. 169 (Mordtmann); Clermont-Ganneau, *Rec. arch. or.*, I, p. 94; *Inscr. gr. a. r. rom.*, 1081 : Κυρίῳ γενναίῳ Βαλμαρκῶδι τῷ καὶ Μηγγίν, etc...

(6) *Bul. Antiquaires de France*, 1903, pp. 190-191; cf. *M. Oppius Agræcus*, dans Gauckler, *Le sanct. syr. du Janicule*, p. 13.

(7) Cf. οἱ Περγάζιοι à Saida (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 371). On connaît les dédicaces du χαλκουργός (*Orientalis graeci...*, 590); du polisseur de pierre (*CIL*, III, 170, cf. p. 971; Renan, *op. l.*, p. 357); de la *decania* (*CIL*, III, 6670) à Deir el-Qal'a; des *divisiones* à Baalbek (Waddington, 1884-1886; *CIL*, III, 143-145; p. 2328⁷⁰).

(8) Qu'on parcoure, par ex., B. Mueller, *Μέγας Θεός*, Diss. Halle, 1913, ou les dédicaces à Mithra : les épithètes μέγας, μέγιστος, *invictus* sont souvent le premier mot.

Gen(naeo) dom(ino) Balmarc(odi) (1). D'ailleurs Ἐνοσίχθων est un titre réservé, et qui, dans Homère, sans autre détermination de la personne désignée, fait fonction de sujet, de nom d'agent (2). Un passage de l'Odyssee nous montre Poséidon décidé à recouvrir la ville des Phéaciens d'une grande montagne (3); le châtement se réduit à transformer un navire en écueil dans la rade, et c'est *Enosichtón* « celui qui ébranle la terre » qui opère ce prodige. C'est bien le dieu des tremblements de terre et l'auteur des îles soudainement surgies des flots (4). Il ne serait pas surprenant que la dédicace de Deir el-Qal'a ait succédé à l'une des secousses sismiques qui désolèrent la Syrie romaine; elles allaient réveiller la dévotion à Poséidon ἐνοσίχθωνι καὶ σωτήρι jusqu'à Gérasa (5) et peut-être jusqu'à Aerita, en Trachonite (6). On comprendrait alors que le titre d'*Enosichtón* parût en première ligne.

Venant après ce qualificatif et avant Poséidon, *γενναῖος* ne peut être qu'un attribut de ce dieu, et doit être pris au sens, fréquent à l'époque tardive, d'ἀνδραγαθός, « fort » (7). Si *Γενναῖος* (= *Genneas*) était le surnom de Baalmarqod, ou un titre commun à tous les dieux solaires, serait-il appliqué au dieu marin qui ébranle le sol? Il faut désormais s'en tenir, semble-t-il, au jugement de ceux qui distinguent, dans les inscriptions de Deir el-Qal'a, le qualificatif *γενναῖος* de l'authentique *Deus Geneas* (8).

(1) *CIL*, III, 6673, avec les exemples apportés par Noeldeke (Délos, Phrygie, Palmyre).

(2) *Iliade*, XIII, 89; XX, 13, 405; *Odys.*, III, 6; VII, 35; IX, 525; XII, 107; XIII, 125, 162.

(3) XIII, 125 sqq.

(4) Quand une éruption volcanique fit surgir l'île de Hiera entre Théra et Thérassia, les Rhodiens y élevèrent aussitôt un temple à Poséidon Asphalios. Voir Roscher, *Lexicon*, s. v. *Poseidon*, col. 2814, cf. 2816 (E. H. Meyer).

(5) *Inscr. Gr. ad r. rom.*, III, 1365.

(6) Waddington, *Inscr. de Syrie*, 2440 : dédicace à Ὀγένης, « vieille divinité, que les anciens identifiaient peut-être avec Océanos. »

(7) Sophocles, *Gr. lex. of the Rom. a. Byz. Period*, s. v. — Cf. l'épithète *γενναῖστατος* appliquée au *dux Fl. Salvianus* à Hirbet el-'Arâgî (Waddington, 2194; Brünow et Domaszewski, *Die Prov. Arabia*, III, p. 295, cf. 283).

(8) Ronzevalle, *M. F. O.*, V, 2, 1912, pp. 200-205, surtout 204.

Nous savions par mainte découverte combien le dieu de Deir el-Qal'a était hospitalier aux autres divinités, en particulier au Baal d'Héliopolis. Voici qu'il prête à un dieu voisin son titre propre de *γεννητός* : serait-ce donc qu'un lien plus étroit unirait Baalmarcod à Poséidon que par exemple au Jupiter héliopolitain ? Faudrait-il reconnaître ici un signe de cette dualité des entités divines phéniciennes, qui apparaîtraient sous un double aspect : l'un marin, l'autre céleste ? De cette hypothèse, énoncée ou reprise par M. G. F. Hill (1), on pourrait rapprocher les assimilations connues du Poséidon phénicien à quelques divinités grecques (2). Le « dieu qui ébranle la terre » pourrait être comparé au « maître des danses », et des formes ou racines sémitiques voisines de *קק* pourraient être invoquées dans le même sens. Mais le texte nouveau s'explique naturellement comme tant de dédicaces à plusieurs divinités, qu'unit seulement la piété de leur auteur. Celui-ci a associé dans ses hommages deux grands dieux protecteurs de sa patrie (3), nous laissant ainsi le premier monument épigraphique syrien où paraisse le Poséidon de Béryte.

IV. Dédicace au Zeus de Resa.

Je joins à ces textes de Beyrouth une inscription copiée à Gobeil-Byblos, en janvier 1914, et dont le P. Ronzevalle a heureusement retrouvé la photographie. R. M.

Dans la fouille au N. de Mâr Ya'qoub, petit autel de calcaire (pierre de sable). Sur le dé, entre feuilles d'angles, l'ornement à redans, caracté-

(1) G. F. Hill, *Church Quarterly Review*, LXVI, pp. 118-142 ; *Catal. of the Gr. Coins of Phœnicia*, Br. Mus., 1910, p. XXI, n. 2 ; *Some Græco-Phœnician shrines*, dans *Journal of Hellenic Studies*, XXXI, 1911, pp. 56 sqq.

(2) Dans le *Lexicon* de Roscher, s. v. *Poseidon*, col. 2789-2791 (E. H. Meyer).

(3) On se rappelle le puissant Κοινὸν Βηρυτίων Ποσειδωνιαστῶν de Délos (Dittenberger, *Orientalis græci...*, 591). — Sur « la statue du Poséidon Bérytien », œuvre de Μέλανδρος Μέλανος Ἀθηναῖος, cf. P. Roussel, *Délos colonie athénienne*, p. 223, n. 3 ; M. Holleaux, *Rev. des études anciennes*, 1917, pp. 95-97.

ristique de Gebeil (1). L'angle gauche du dé manque. Grandes lettres rappelant la dédicace Θεῷ Νεσεππεινί (2). En 1919 M. Pierre Montet vit le monument au même lieu.

ΔΙΙ
TWENPHCA

Il faut évidemment lire Δὲ τῷ ἐν Πήσα, et penser à un dieu topique; un fidèle lui aura dédié un autel dans le grand sanctuaire de Gebeil, que l'on a des raisons de placer à Mâr Ya'qôûb (3). Renan a relevé à Abédât, près 'Amsît, à quelques kilomètres de Gebeil, une dédicace à Ζεὺς Σααρ-voûs (4) que l'on pourrait sans doute nommer aussi Ζεὺς ὁ ἐν Σααρvoû.

'Πήσα est un toponyme connu, désignant dans Josèphe (5) un castel d'Idumée, non loin de la forteresse de Massada. C'est aussi, le P. Ronzevalle me le faisait remarquer au jour de la trouvaille, la transcription de l'araméen ܦܫܐ état emphatique de ܦܫܐ, « tête », « cap » ou « sommet ».

Où placer le 'Πήσα de notre texte ? Nous devons avouer notre ignorance, bien des localités ayant pu porter un nom semblable ou identique(6).

(1) Renan, *Mission de Phénicie*, pp. 162, 201, 208, fig., pl. XXII, 11 et XXXII, 5; S. Ronzevalle, *Rev. Bibl.*, 1903, p. 409, fig.

(2) Renan, *ibid.*, pp. 200-201, pl. XXII, 11. La planche semble exclure le □ final, la dédicace serait donc au datif.

(3) Ronzevalle, *Rev. bibl.*, 1903, p. 407; Jalabert, *M. F. O.*, I, 1906, pp. 141 sqq.; Mouterde, *ibid.*, III, 2, 1909, pp. 543 sq.

(4) *Mission de Phénicie*, p. 234.

(5) *Ant. jud.*, XIV, 13, 9; 15, 2 (Dindorf); *Bel. jud.*, I, 13, 8; 15, 4 (Dindorf = Niese, pp. 61, 68, qui garde la lecture 'Πήσα).

(6) Souvent ܦܫܐ, رأس, رؤس doit être considéré comme l'écourtement d'un nom plus long, tel que *Ra's el-'Ain*, *Ra's Beyrouth*, *Rošmaya*, *Bet-ra's*, etc. Le 'Πήσα de notre dédicace peut rentrer dans cette catégorie, comme il peut être la forme originale du toponyme. Un exemple typique de la simultanéité des deux formes est fourni par le nom du gros village de *Ra's-Ba'albek*, situé sur le flanc occidental de l'Anti-Liban, au nord de Ba'albek. Dans la région même et jusqu'à Homš, on dit Ra's tout court : personne ne s'y trompe. A Ba'albek, on dit parfois Ra's, mais plus souvent Ra's-Ba'albek, surtout lorsqu'on s'adresse à des personnes qui ne connaissent pas le pays et qui pourraient confondre cette localité avec *Ra's el-'Ain*, promenade favorite des habitants de Ba'albek. Partout ailleurs, on dira Ra's-Ba'albek, pour préciser. Et ceci montre, une fois de plus, la fréquence du mot ra's, رؤس, ܦܫܐ dans les noms de lieux sémitiques.

Si le Ba'al auquel il est dédié est un dieu de la région avoisinante — et c'est l'hypothèse la plus probable — on peut songer d'abord à la colline de Qassôûba, située dans le voisinage immédiat de Gebeil, et au sommet de laquelle on a découvert les restes d'un sanctuaire assez important, d'époque romaine (1). Cette colline a pu porter dans l'antiquité le nom de שׁררשׁ , avec l'article, שׁררשׁה , ce qui, plus tard, deviendra $\mu\iota$ = 'Pḥσα. Une considération qui donne un certain poids à cette conjecture, c'est la vogue des hauts-lieux dans ce pays, à toutes les époques de son histoire, et notamment à l'époque romaine. Rien n'est plus fréquent ici que les restes de sanctuaire sur le sommet de collines pointues, plus ou moins élevées; le voyageur en trouve des traces partout et jusque dans les lieux les plus inaccessibles. Qu'on se rappelle aussi ce que les anciens nous ont rapporté des montagnes saintes du Carmel, de l'Hermon (2), du Thabor. Ce culte des montagnes ou, plus exactement, ce culte rendu à la divinité sur les hauteurs, contre lequel s'élevaient si énergiquement les Prophètes de l'ancien Testament, nous est attesté, à l'époque romaine, par maintes dédicaces (3), qui illustrent singulièrement notre sujet. Il ne serait donc pas impossible que 'Pḥσα soit à placer à Qassôûba, et que notre Zeus s'identifie à un Hadad ou à telle autre divinité « culminale » et solaire (4),

(1) Ronzevalle, *Rev. bibl.*, 1903, p. 407-8. — Je dois au P. Ronzevalle à peu près tout le commentaire de cette inscription.

(2) Clermont-Ganneau, *Rec. d'archéol. orient.*, V, p. 344 sqq.

(3) Cf., outre la dédicace au dieu de l'Hermon, le $\Theta\epsilon\acute{o}\varsigma \mu\acute{\epsilon}\gamma\iota\sigma\tau\omicron\varsigma \kappa\alpha\acute{\iota} \acute{\eta}\gamma\iota\omicron\varsigma$, dont a traité M. Clermont-Ganneau (voir la note précédente), celle de Helaliyeh (près de Sidon) au Ζεὺς ἑρμειος (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 397); celle encore du *Lucus Furrinae* près de Rome, au $\Theta\epsilon\acute{o}\varsigma \text{'Αδαδὸς ἀρωρεϊτρῆς}$ (Gaukler, *Le Sanctuaire syrien du Janicule*, pp. 46 sqq.; Clermont-Ganneau, *op. l.*, VIII, p. 51; Ad. Reinach, *Rev. épigr.*, 1913, pp. 419-420). Ce dernier est plus ou moins apparenté au *Ba'al Lebna* des coupes chypriotes (*CIS*, I, 1) et rappelle d'autre part le *Jupiter culminalis* des Romains (Dessau, 1653; Clermont-Ganneau, *l. l.*). — On peut rapprocher de tous ces dieux de montagnes les *dii montenses* de Rome (*CIL*, VI, 377) dans lesquels M. Cumont pencherait à voir des divinités orientales (*Etudes syriennes*, p. 165), tandis que d'autres y voient plutôt les dieux des sept collines de la ville éternelle (Mommsen, cf. Dessau, 3051).

(4) Le dieu honoré à Qassôûba semble bien avoir été solaire, comme un grand nombre de divinités syro-phéniciennes d'époque romaine (voir *Rev. bibl.*, 1903, pp. 407 sqq.).

distincte de celle qu'on adorait dans le temple de Byblos.

Non loin de Gebeil, à quelques minutes de Ghîné, où il étudia les représentations du mythe d'Adonis, le P. Bourquenoud signale deux temples dressés sur une croupe dominant la région entière et nommée Ra's el-Knîsé (1). Pareil Sanctuaire devait être connu à Byblos, et son nom est bien voisin de Πῆσζ.

On pourrait aussi penser à un autre dieu de la région gyblite et, en particulier, à celui qu'on devait honorer au cap Θεουπροσωπον (2), ou même à celui du promontoire du Nahr el-Kelb. Nous ignorons quelle était la divinité du cap Théouprosôpon : elle pouvait être féminine, s'il est permis de rapprocher ce nom d'une épithète spécifique que reçoit fréquemment Tanît dans les inscriptions de Carthage (3). Nous avons heureusement quelques renseignements sur le dieu qui semble avoir été honoré spécialement sur les hauteurs dominant la mer, à l'embouchure du Nahr el-Kelb.

Dans le récit de sa campagne contre Hazaël de Damas, Salmanassar II raconte qu'après avoir razié la Beqâ', il descendit en Phénicie: « Jusqu'aux montagnes de *Ba'lira'si* qui sont au-dessus de la mer, je me rendis. J'y érigéai ma statue royale. Alors je reçus le tribut des Tyriens, des Sidoniens et de Jéhu, descendant d'Omri » (4). Il semble que Maspero fut le premier à identifier le promontoire aux stèles triomphales avec le lieu visé par le texte assyrien (5), et ce rapprochement si naturel est

(1) *Mémoire sur les monuments du culte d'Adonis*, pp. 48 sqq.

(2) Généralement identifié au Ra's-Saq'a. Il est signalé, entre Tripoli et Béryte, par Scylax, Strabon et d'autres auteurs, dont le témoignage a été relevé par Renan, *Mission de Phénicie*, pp. 145 sqq., 853. Renan pensait à un original phénicien tel que *Phaniel* ou *Phanuel* ou même au פניבעל des textes carthaginois. Nous n'avons pas besoin de rappeler que, dans l'antiquité comme aujourd'hui, des caps, des promontoires ont été mis en rapport avec la divinité. Cf., pour rester sur le terrain sémitique, le *Roš-Melgart*, cap de Sicile, signalé par Renan (*op. l.*, p. 145, références, cf. 868), le רע[א]-ש-אל (= [Ru] - ša - a - ra), qu'un papyrus de Pétrograd place entre Megiddo et Ascalon (W. M. Müller, *Jewish Quarterly Review*, IV, 1904, pp. 651-656).

(3) C'est celle de פניבעל, « Face de Ba'al », signalée dans la note précédente, équivalent exact de Θεουπροσωπον.

(4) Dhorme, *Rev. bibl.*, 1910, p. 73 = *Les pays bibliques et l'Assyrie* (1911), pp. 20-21.

(5) *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, III, pp. 85-86 et note de la p. 86 ; p. 280.

communément admis (1).

Mais comment faut-il interpréter au juste le nom des « montagnes de *Ba'lira'si* »? On a opiné pour l'équivalence *Ba'lira'si* = « possesseur de tête » בעל ראש, ذوراس, c.-à-d. *promontoire* (2). Mais si ce terme n'a pas ici d'autre signification, il est peu probable qu'il soit complet; on ne comprendrait pas très bien que le scribe assyrien ait écrit tout simplement: « Je me rendis jusqu'aux montagnes du cap, qui surplombent la mer. » Il est vrai que le mot *cap* tout court peut donner un nom de lieu (3), mais *Ba'lira'si* au sens de בעל הראש est également possible sinon plus probable. Il signifierait le *Ba'al-du-cap*. C'est ainsi que la ville du fameux sanctuaire héliopolitain s'appelle encore aujourd'hui Ba'albek, nom dans lequel il faut évidemment voir une apocope de Beit-Ba'albek ou de tout autre composé semblable (4). La passe du Nahr el-Kelb, avec ses collines abruptes et déchiquetées dominant les flots, fut un point stratégique très important dans l'antiquité. Elle commandait la Phénicie du sud et si même aucun culte local n'y avait existé, il y aurait été institué par les conquérants qui, depuis Ramsès. Il jusqu'à nos jours, l'ont forcée et ornée de leurs stèles de victoire. Nous aurions donc dans ce Ba'al le Zeus de notre dédicace, et dans le ראש, le promontoire par excellence de la région, le Πησα où on l'honorait à l'époque romaine.

Il va sans dire que tout ce qui précède reste conjectural. Le seul point qui ressort avec certitude de notre petit texte, c'est qu'une localité phénicienne, à l'époque romaine, portait un nom de forme et de prononciation bien araméennes: preuve nouvelle, s'il en fallait, de l'aramaïcisation très avancée des parlers locaux.

(1) Schrader-Winckler, *Die Keilinschriften u. d. A. T.*³, pp. 43, 190.

(2) Dhorme, *l. l.*

(3) Il suffit de rappeler ici le *Cap* (de Bonne Espérance) donnant naissance au nom de la Province du *Cap*.

(4) C'est ainsi que nous appelons nous-mêmes S'-Elie ou S'-Georges la colline qui porte la chapelle de ces saints. Dans l'antiquité, de telles appellations étaient fort fréquentes; rappelons seulement les toponymes bibliques *Aštarot-garnāim*, *And'ôl*, *Ba'al-Hermôn*, etc...